

me reste, et vous me ferez plaisir, messieurs, de venir comme d'habitude.

M. Trude s'inclina.
—Votre voyage n'est pas encore tout à fait décidé, dit M^{me} Lonolo.

—Bah ! dit le mari, je veux que l'on fasse ma malle dès demain.

M. Lonolo raconta alors l'objet de son départ : il allait vendre des biens qui lui revenaient d'un héritage ; sa présence était absolument nécessaire sur les lieux.

—Ma femme voudrait venir avec moi, ajouta-t-il ; mais quel agrément aurait-elle d'entendre toute la journée des gens de lois ! Je crains un procès de la part de mes cohéritiers. Je vais me trouver dans un pays où je n'aurai que des relations d'intérêt avec des parents qui semblent se liguier contre moi. Ne vaut-il pas mieux qu'elle reste tranquillement ici ? Elle aime la musique, et j'ai compté sur vous, messieurs, pour la désennuyer.

Le maître de musique, dont la langue n'était pas aussi alerte, que l'archet, murmura quelques paroles embarrassées ; ce fut notre dernière rencontre avec M. Lonolo. Sa femme s'était opposée fortement à son départ.

—Vous avez, monsieur, lui disait-elle, assez de fortune, sans vous inquiéter de ces procès.

Mais M. Lonolo, sans être avare, n'entendait pas de cette oreille.

—A votre âge, disait sa femme, un voyage si long est fatigant.

—Cela me distraira. Et puis, il ne sera pas dit que je crains mes parents, qui, parce qu'ils demeurent dans le pays, veulent se liguier contre l'absent. Il faut faire reconnaître mes droits.
—Est-il bien convenable, disait M^{me} Lonolo, de me laisser seule dans la ville ?

—Tu auras la société de ces mes-

sieurs.
—C'est justement là ce qui est à craindre : la ville est si méchante dans ses propos ! On trouvera extraordinaire que M. Trude vienne si souvent.

—Je me soucie bien des propos de laville ; d'ailleurs M. Trude n'est pas un homme : c'est un musicien.

—Vous en étiez jaloux dans le temps.

Avant que tu n'aies consenti à écrire ce journal que je vais emporter en voyage lire et relire. Mais je t'en prie, écris moi tous les deux jours tes moindres impressions. Si tu t'ennuies par trop, je reviendrais tout de suite.

Pendant trois semaines, les lettres de M^{me} Lonolo à son mari furent insignifiantes ; elle racontait les nouvelles de la ville que jo lui rapportais ; elle lui disait l'emploi de ses journées monotones, à part la musique. M. Lonolo se plaignait de la froideur et du manque d'intérêt de la correspondance, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Vous devriez revenir au plus vite, monsieur. Il y a quelque chose qui présume un grand malheur, je ne sais lequel. J'ai eu envie de pleurer dans la journée ; bien souvent je regarde par la fenêtre la riche vallée qui s'étend au bas de la campagne ; cette vue pourrait me donner des idées riantes, et cependant je suis triste à mourir. Quelquefois je reste ainsi assise sur ma chaise deux heures, sans penser à quoi que ce soit. Il me semble que mon âme est partie et elle rentre immédiatement. Depuis que vous êtes parti, M. Trude est plus réservé, et vous savez s'il se tenait, vous présent. Ce jeune homme doit avoir un fond de chagrin que rien ne saurait adoucir : il n'ose même pas me regarder. Aussitôt que je lève les yeux sur lui, il les baisse, comme s'il enfermait un secret derrière ses paupières. Ah ! monsieur, que la vie est amère ! Vous me dites que votre procès traîne en longueur : laissez là votre procès et revenez. Avant-hier, M. Trude est entré plus mélancolique que de coutume. J'ai peur qu'il ne manque d'argent, sa position est peut-être embarrassée ; que sais-je ? Il m'a souhaité le bonjour, a demandé de vos nouvelles et n'a plus rien dit. Je cherchais comment je pourrais tirer adroitement son secret, et j'ai demandé à M. Charles quelle opinion on avait de M. Trude dans la ville. Sa réputation est excellente ; on ne lui connaît ni dettes ni maîtresse ; mais il passe



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 9 Octobre 1886

CORRESPONDANCE du "CANARD"

1. Specimen d'une lettre d'amoureux transi. La destinataire, mécontente de ce poulet, (cependant bien inflammable,) nous prie de reproduire, sans citer les noms du signataire, ni celui du lieu qu'il habite. Aussi, là... chut !

Amie vous que j'aime,

Amie chérie de mon cœur,
Vers vous s'enfuit mon bonheur.
Suis-je privé de votre présence,
Mais j'ai recours sur l'expérience.

Mademoiselle,

Permettez moi en ce jour de bonheur, de vous écrire sur ce froid papier mes pensées Amicals envoit une amie qui Pu me faire bondire le cœur Lorsque pour la première fois Un regard d'amour me frappa.

Je me trouvais heureux Lorsque l'autre jour j'étais assis Près de vous, car des pensées couvraient mon esprit et cependant ma Langue ne pouvait plus parler Mes sangs se glaçaient dans mes veines et je restais immobile. Mais aujourd'hui poussé par une amour sincère et guidé par de douces espérances Permettez moi d'Étancher mon amour en vous, car j'espère Mademoiselle que vous ne maudirez pas le jour où je vous vis pour la première fois il est vrai que ce jour-là je suis parti sans vous souhaiter le bon jour. Mais j'ai pensé qu'il en était ainsi pour moi, car si je vous avais dit adieu une larme aurait mouillé mon œil et aurait pu distraire plusieurs.

Ainsi Mademoiselle j'espère que vous m'excuserez et que vous laissez pas un ami dans peine.

En attendant une réponse que j'espère qu'elle vous sera favorable laissez moi vous souscrire le nom de votre ami le plus sincère.

M. P.

Un baiser d'amour s'envole vers vous
Mourir dans vos bras et appuyer sur votre cœur,
Chère amie accordez moi ce bonheur.

2. On nous écrit pour nous faire savoir que les nombreux employés mâles d'une librairie de cette ville, n'ont pas eu la galanterie de payer le dîner des 5 personnes du beau sexe, attachées au même établissement, à l'occasion d'une fête intime au bazar.

Et puis, correspondant aimé, que voulez-vous y faire ? Peut-être eussions-nous été plus galants, mais nous ne sommes pas en cause et nous ne connaissons pas les sentiments intimes et réciproques qui agitent les divers personnages de l'établissement.

Nous recevons la lettre suivante et les vers qu'elle renferme. Impartiaux comme toujours, nous reproduisons in extenso.

Montréal,

Ste-Cunégonde, 9 Oct. 1886,

M. le Rédacteur du Canard

Voici une poésie inédite d'une poète incompris. Un second Têtu quoi ! qui gémit de voir ses confrères se moquer de lui. Pourtant ses pièces de vers portent toutes la marque du sceau du génie. (du sceau d'Eugénie) Comme il me connaît très bien, il m'a prié, moi Isidore Coropiès, de demander au Rédacteur du Canard de faire insérer son impromptu comme il appelle sa machine à abrutir.

IMPROMPTU

Je demeure rue Fulford,
Je me nomme Jean Duford,
Si la politique est voté fort
Venez m'trouver tout d'abord.

Tout en étant pendard,
Je reçois l' "Étandard."
Je ne veux pas être castor,
Et je crois n'avoir point tort.

En discussion je pique fort,
Et n'étant jamais en retard,
D'un seul coup de ma part,
Vlan j'vous étends mort.

Pour moi Beaubien c'est d'lor.
Pendant que Champagne dort,
Il sonne du tambour et du cor,
Et il gagne les voteurs du nord.

Tout en allant à tribord,
Et en virant babord,
Oh, Jupiter ! j'aperçois Isidore,
A qui j'donne mon rapport.

Et je vois d'avance, Oh, transport,
Mon écrit dans le Canard,
Dont il est un dé cor
Et tous s'étalant sans fard.

(Signé) NÉPOMUCÈNE DUPITARANFLARD,

Poète par occasion et fabricant de casques à mèche pour les cornards.

Amen

Et voilà ?

Vous me demandez ce que cela veut dire ?
Eh bien, mon Dieu :

Cela révèle que chez les pendard bornés,
Présomptueux n'attend pas le nombre des années.

LE HARAS NATIONAL

On nous écrit de Québec : L'événement qui fait le plus de sensation ici, en ce moment, est l'arrivée en cette ville des deux magnifiques étalons normands, importés aux frais du gouvernement provincial. On se rappelle que \$6,000 avaient été votés dans ce but à la dernière session. Les naïfs croyaient que l'on ferait merveille avec cette somme et que notre haras national n'aurait rien à envier aux haras d'aucun autre gouvernement. Cependant M. Poulin, ex M. P. P. de Rouville qui a été chargé de cette importation nouvelle est en train de devenir aussi célèbre que le boss Danscreau avec ses livres.

Voici le compte qu'il a présenté au trésor :

Deux étalons, (montant payé à MM. Mecklent Frères)	\$3,000
Dépenses du voyage.....	500
Extras.....	250
Montant reconnu authentiques.....	2,250
Total	\$6,000

Tous les ministres avaient été appelés à la hâte par dépêche spéciale pour assister à l'arrivée des étalons.

Les honorables Ross, Taillon, Blanchet, Flynn, Robertson et Lynch, attendaient sur le quai depuis près de six heures quant enfin le précieux transport mit le pied sur le plancher des vaches.

Les ministres en chœur : Comment va, mon cher Poulin ?

M. Poulin.— Bien, merci et vous. Échangeant d'a-propos, comment trouvez-vous mes chevaux ?

Blanchet.— Mais, je ne vois que deux poulins, et où sont les autres ?

Taillon.— J'en vois trois, moi ?

Poulin, (confus).— Comment ! des poulins ? Vous ne connaissez donc pas la différence entre un poulain et un cheval ? Ce sont deux étalons magnifiques et les ai payés le plein prix.

Ross.— Oui, mais, malheureux, songez donc que nous sommes six et que vous n'en avez que deux.

Poulin.— Mais moi, je croyais que c'était pour la province de Québec, que ça serait plus que suffisant, je calculais même que vous m'en laisseriez un pour moi, et garderiez ce petit là pour la province.

Blanchet.— Impossible, mon cher, après les rois, les princes vous savez que les ministres ont plus besoin de se faire croire que les simples députés, — j'emmené celui-ci dans la Beauce.

Robertson.— C'est bien, et moi j'amène l'autre à l'exposition de Sherbrooke. Ça va avoir un succès fou.

Taillon.— Pardon, mon cher collègue, je crois que vous pouvez mieux vous passer de cette bête que moi ; personne ne vous fait d'opposition chez vous, tandis que moi il me faut de toute nécessité un cheval de bataille.

Poulin.— Et moi, si je n'ai pas de cheval, je suis sûr de me faire battre.

Robertson.— Si vous ne pouvez gagner le comté avec un Poulin il est inutile d'y risquer un étalon qui aurait un succès sur ailleurs.

Lynch.— Et moi donc ! il m'en faut un, ça serait du nouveau dans Brome où tous les anciens moyens sont warn out (Warne out).

Flynn.— Il a raison, c'est une question de vie ou de mort, les électeurs de Brome ne s'exposeront plus à se faire lyncher et vont donc donner un warning (warne in) le 14 octobre.

Poulin.— Toute votre discussion est peine perdue. Les étalons sont à moi tant que je ne vous les ai pas livrés et je ne vous les rendrai qu'après le 14. Je les amène à Rouville.

Taillon.— Mais êtes vous fou, et si Mersier arrive aux pouvoirs !

Poulin.— Alors je garde les étalons chez-moi.

Flynn.— Taillon la crinière et la queue et nous en ferons des balais.

Lynch.— Balais Broom ! pas de bêtises ! j'en ai un et Dieu merci, j'ai assez de trouble à le garder à la ligne. Pendant que les autres ministres entourent Lynch pour avoir une explication, Poulin a pris la poudre d'escampette. Tableau. Les ministres harrassés ne parlent de rien moins que de se pendre.

pour un homme sombre. Cela, je le savais. Cependant, j'ai réussi à le faire causer : sa tristesse vient de la mort de sa mère ; il ne manque pas un jour d'aller au cimetière, et je m'explique maintenant qu'il arrive souvent les yeux un peu rougis. Il devrait peut-être prendre quelque distraction et ne pas se laisser aller à la douleur, car il pourrait tomber malade. Je lui ai dit là-dessus tout ce que j'ai pu trouver de plus affectueux. Il a paru surpris et m'a demandé comment je pouvais avoir quelque amitié pour lui, qu'il m'en remerciait, mais qu'il ne se trouvait pas digne des consolations que je lui offrais. C'est un homme singulier, que la société a fait beaucoup souffrir ; il me l'a dit du moins, et je l'ai trouvé moins sauvage quand il s'animait en me racontant ses souffrances quotidiennes, lorsqu'il étudiait au Conservatoire. J'aurais voulu, monsieur, que vous l'entendissiez ; il raconte beaucoup mieux qu'on ne saurait le supposer, et son sourire paraît d'autant plus doux qu'il illumine rament sa physionomie froide. La timidité l'a empêché de faire son chemin ; il a douté plus de lui que de son talent on se trouvant entouré de musiciens qui remplacent le sentiment par l'orgueil, et qui en imposent au monde par des manières superbes. Décidez-vous à revenir bientôt, monsieur ; demain je reprendrai cette lettre.....

(A continuer.)

COUACS

Surprise de gastronome.
A la conclusion de la paix avec la Chine, un Français dîne chez un mandarin.

Entre autres plats, notre compatriote croit reconnaître du chevreau, traité d'une façon supérieure, et, sachant fort mal le chinois, il dit en souriant :

—N'est-ce pas, méo ! méo ?

Le célestial secoue la tête, souriant aussi :

—Non. Ouap, ouap !

Conversation politique.

—Qu'est-ce qu'un instrument diplomatique ?

—C'est un instrument dont jouent les grandes puissances dans le concert européen.

—Et que jouent-elles avec cet instrument ?

—Elles jouent... les petites puissances.

Bons chasseurs !...

Chambardas vient de lâcher en pure perte les deux coups de son Le-faucheux sur une compagnie de perdreaux.

—Croyez-moi, dit-il à son compagnon de chasse, rien n'est difficile comme de tuer les perdreaux, quand ils sont si nombreux...

—Allons donc !

—Mais si... parce qu'en se plaçant les uns devant les autres, ils se garantissent mutuellement !...

Trois heures du matin. Un monsieur fait un vacarme affreux devant une pharmacie. Enfin, une croisée s'ouvre à l'entresol :

—Qu'est-ce que vous voulez ? demande le pharmacien.

—Je voudrais un peu de pommade de concombre !

Fureur du pharmacien.

—Vous êtes grossier ! reprend le monsieur avec dignité. C'est bien, je vais réveiller un autre pharmacien !

Un bohème en était, hier, à son dixième bock, offert par l'un et par l'autre.

—C'est vrai, disait-il, que la bière donne soif ; je ne peux pas arriver à me désaltérer de mon premier bock

Les conséquences du divorce :

Deux dames causaient hier, dans Broadway. La première disait à la seconde :

—Oui, ma chère amie, je suis horriblement fatiguée.

—D'où venez-vous donc ?

—De l'entremetement de la seconde femme de mon mari !